

Dossier de presse

Lettres à nos aînés

D'après les lettres publiées au printemps 2020
par le quotidien « La Liberté » et d'autres médias romands

Création du Théâtre des OsseS - Centre dramatique fribourgeois
Du 21 au 30 décembre 2020



© Julien James Auzan



THÉÂTRE DES OSSES
CENTRE DRAMATIQUE
FRIBOURGEOIS

Contact médias

Florence Michel
Tel : + 41 (0)26 469 70 05 / 076 431 43 15
fmichel@theatreosseS.ch
[Photos de presse à télécharger ici](#)

Lettres à nos aînés

Une lettre par jour, du 25 mars au 29 mai 2020, au temps du coronavirus : associée à d'autres médias romands, « La Liberté » a publié ces 52 textes adressés aux aînés vulnérables privés de contacts extérieurs par mesure de sécurité. De cette opération de solidarité qui a généré beaucoup d'émotion, sont nés de petits bijoux littéraires signés par des personnes de tous âges, connues ou pas.

Geneviève Pasquier, codirectrice de Théâtre des Osses, a sélectionné 19 de ces lettres. Elle met en scène leur lecture par sept comédiens dans une scénographie intime, avec une création musicale de Mathieu Kyriakidis. Ces lettres **« font entendre des mots d'amour, des mots simples, qu'on ne dit pas au quotidien »**, relève Geneviève Pasquier, touchée par cette lumière qui, dans l'obscurité de la crise sanitaire, **a resserré les liens entre les générations.**

Quelques extraits :

Sans vous, le monde redevient bancal. Tout fout le camp, la maison s'effondre. Vous êtes nos murs porteurs.

J'aimerais tellement vous prendre dans mes bras mais je dois vous protéger, parce que je vous aime.

J'ai l'intime conviction que ces petites touches de tendresse, vous les avez aussi semées tout au long de votre vie. Elles se sont fixées dans des cœurs, même à votre insu.

Avant cette pandémie, vous aviez déjà tout entendu. On vous reprochait d'avoir pollué la planète. On vous accusait de n'avoir rien fait pour rendre le monde plus propre ni plus juste. C'est qui ce « on » ? Tous les gens oublieux du fait que l'eau potable à domicile ou la paix sociale nous ont été léguées par les générations précédentes.

Je pense à ces échanges programmés où on se dit tant de choses que peut-être on ne se disait plus. Courage. Fais attention à toi. Tu me manques. Je t'aime.

Les auteur-e-s des lettres choisies ont entre 15 et 92 ans – c'est l'âge de l'arrière-grand-mère écrivant à la jeune Bérengère :

Comme toi, j'ai été confinée quand j'étais enfant, dans un pays en guerre, la France... Mes virus à moi, c'étaient des soldats, des bombes.

En scène, une distribution 100% fribourgeoise où les générations se mêlent aussi.

L'équipe artistique

Mise en scène

Assistanat

Scénographie

Lumières

Création musicale

Costumes

Maquillages/ coiffures

Régie

Technique

Geneviève Pasquier

Selvi Pürro

Fanny Courvoisier

Eloi Gianini

Mathieu Kyriakidis

Fanny Buchs avec la collaboration
de Fabienne Vuarnoz

Mael Jorand

Eric Hébert

Valentin Savio et David Da Cruz

Avec :

Fabienne Barras

Roger Jendly

Geneviève Pasquier

Aurélie Rayroud

Nicolas Rossier

Nicolas Roussi

Anne-Marie Yerly

Et le musicien Mathieu Kyriakidis

Auteur.e.s des lettres

Bernard Challandes

Patrick Chuard

Matthieu Corpataux

Nicolas Couchepin

Marie-Claire Dewarrat

Angélique Eggenschwiller

Isabelle Flükiger

Marie-Rose Gehring

Christine Gonzalez

Fabian Grognuz

Serge Gumy

Chiara Mellini

François Ménétrey

Geneviève Pasquier

Olivier Pitteloud

Jean Prod'hom

Mélanie Richoz

Manon Schick

Agnès Wuthrich

Geneviève Pasquier

à propos de la création « Lettres à nos aînés »

Qu'est-ce qui a déclenché le désir de mettre ces lettres en scène ?

Le 29 mai 2020, Serge Gumy, rédacteur en chef de *La Liberté*, clôturait sa rubrique intitulée « Lettres à nos aînés » en ces termes : « Chers abonnés, vous avez du talent, vous en avez apporté une preuve éclatante. Comment continuer à le mettre en lumière ? Nous y réfléchissons. Vos idées sont les bienvenues... ». J'ai immédiatement empoigné mon téléphone pour lui demander son accord pour une version scénique de ces lettres.

Devant l'incertitude des conditions de réouverture des lieux culturels, le Théâtre des Osses avait renoncé à une création importante pour l'automne 2020 et cherchait une formule plus souple. Un projet autour des « Lettres à nos aînés » permettait un retour progressif des activités au sein de l'équipe du théâtre et une reprise de contact tout en douceur avec le public.

Hormis l'émotion qu'elles portent et génèrent, qu'est-ce qui vous a frappée dans les lettres ?

Durant la période de semi-confinement, on lisait beaucoup de nouvelles anxiogènes dans les journaux. Cette rubrique, tout en ne niant pas l'actualité, était toujours source de réconfort car elle mettait en évidence le potentiel humain de retisser les liens rompus. Ces lettres sont comme un instantané d'une période très précise, entre le 25 mars et le 29 mai 2020, où les masques de protection étaient en rupture de stock, où l'injonction de « restez chez vous » était martelée quotidiennement, les activités sociales avaient cessé du jour au lendemain et les familles se retrouvaient physiquement séparées.

Cette rubrique est une mosaïque de ces 65 jours d'expérience commune mais vécue de façon individuelle. Les lectrices et lecteurs ont pris la peine de composer leur texte avec soin et de l'envoyer à *La Liberté*. Ce qui me frappe c'est la manière dont les liens parviennent à s'exprimer par des mots, des phrases, et comment l'acte d'écriture permet de surpasser le manque, le vide, la frustration ou la colère.

Dans quel esprit avez-vous travaillé avec votre équipe ?

J'ai voulu composer une distribution « intergénérationnelle », à l'image des auteur.es des lettres choisies, qui ont entre 15 et 92 ans. Les huit interprètes en scène sont un échantillon représentatif de la population, comme on dirait en langage statistique. Le phénomène du confinement a concerné toutes les classes d'âge, et il s'agit pour moi de mettre en jeu ces liens universels. Au théâtre le mélange des générations est une richesse, chacun y trouve sa place quelle que soit son expérience, comme dans une famille. Je travaille avec les comédiennes et comédiens avec ce qu'ils sont, ce qu'ils expriment en tant que personne.

De son côté, Mathieu Kyriakidis a l'art de faire jouer tout le monde et de rassembler grâce à la musique. J'ai également voulu laisser de la place à sa créativité.

Chers aînés, évadons-nous!

Chers condisciples confinés, En cette ère de confinement, le concitoyen presque septuagénaire que je suis se doit d'être conséquent avec les mesures prises par le Conseil fédéral. Beaucoup de mots commençant par la même syllabe, vous l'avez sans doute remarqué. Ce n'est pas un hasard; je viens de retrouver le livre *Les cons* de Frédéric Dard, alias San Antonio. Je vous en conseille la (re)lecture, chers congénères, pour rire d'abord, c'est bon pour la santé, comme disait l'autre, mais aussi pour dénoncer, avec consternation, la connerie de ceux ou plutôt de celui qui affirme que 100 ou 200 mille morts, ce n'est pas si grave si l'économie reprend au plus vite... Pour s'insurger aussi contre l'inconscience de ceux qui ont décidé que le 19 avril, date on ne peut plus arbitraire, l'on devrait sortir du confinement ou encore, de ceux qui sont prêts à

n'importe quels compromis pour que le football redémarre!

Au lieu de m'agiter le long des terrains, de courir le monde pour observer matches et joueurs, je me retrouve tout confort, finé au milieu de cartons de livres à trier. Pas le temps de ressentir le spleen du moment présent! Mieux, se plonger dans Baudelaire: «Pour ne pas sentir l'horrible fardeau qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer, sans trêve – mais de quoi – de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise.»

Oui, noyons-nous dans la richesse des mots et des sentiments de Baudelaire, enivrons-nous de vin avec modération bien entendu, enivrons-nous, sans comp-

ter, avec exagération même, de poésie et de vertu. J'y ajouterais de gratitude immense, indicible, incommensurable, pour tous ceux qui se battent, sans relâche, avec une force et un courage exemplaires, contre ce satané virus et qui font que la vie continue.

Poésie, vertu, gratitude, solidarité, des mots que l'on avait parfois oubliés, remplacés, croyait-on à tout jamais, par croissance, bénéfices, dividendes, délocalisations, globalisation, production, rentabilité, devenus le lexique préféré des poètes des «Temps modernes». Revoir aussi Charlie Chaplin, débordé le long de sa chaîne de production, n'était-ce pas prémonitoire? Hilarant, peut-être, pas seulement?



«Poétisons», nourrissons-nous de littérature, Camus, par exemple, *La Peste*, abrevons-nous de cinéma, assourdissons-nous de musique, Brassens et son vocabulaire fleuri, bien sûr! Chers aînés, évadons-nous, sautons les murs de ce confinement grâce à ces créateurs immortels, magiciens des mots, des images et des sons. Confinons-nous en mode plaisir!

Prenons soin de nous car nos enfants et petits-enfants ont encore besoin de leurs grands-papas ou grands-mamans, de leurs Nanou ou Papou. >>

BERNARD CHALLANDES
SÉLECTIONNEUR DE L'ÉQUIPE DE FOOTBALL DU KOSOVO, LA CHAUX-DU-MILIEU

> Rubrique lancée par *La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Vivre sans tendresse, il n'en est pas question...

Chères aînées, chers aînés, vous souvenez-vous de cette chanson interprétée par Bourvil en 1963? *On peut vivre sans richesse/Presque sans le sou/Des seigneurs et des princesses/Y'en a plus beaucoup/Mais vivre sans tendresse/On ne le pourrait pas...*

Non, non, non, non, on ne le pourrait pas!

La tendresse... Marie Laforêt l'a aussi chantée en 1969, et de nombreux autres interprètes. En ce moment, une version enregistrée par 45 musiciens confinés fait le tour du monde.

Comme cette chanson résonne aujourd'hui!

Mais vivre sans tendresse/Il n'en est pas question/Non, non, non, non/Il n'en est pas question.

Vous qui, en ce moment, êtes éloignés de vos familles et de vos amis, j'ai une pensée toute particulière pour vous.

Une pensée tendre. Car le saviez-vous? La tendresse, elle, n'est pas confinée! Elle voyage comme bon lui semble, elle remonte parfois le courant du temps et revient en mémoire. Comme une chanson.

Et si je cherche bien au fond de moi, de la tendresse, j'en ai reçue. De mes parents bien entendu, mais aussi de mes grands-parents. Et c'est celle-ci dont je voudrais parler.

Je me souviens de mon grand-père et de ma grand-mère comme vivant sur un

îlot de paix, entre jardin et poulailler, en dehors du temps. Un tableau immuable. Leurs petites habitudes, la cuisine au saïndoux de ma grand-maman (un goût que je n'ai jamais retrouvé), le jambon à l'os de la bénichon qui dépasse d'une immense casserole, sa façon de rouler les «r» en nous avertissant de «ne pas aller à la rrroute!»

Tous ces petits épisodes sont gravés en moi, ce sont des instants de tendresse reçus de mes aînés. Je vais les rechercher parfois quand j'en ai besoin, j'en ai une réserve pour la vie. J'ai l'intime conviction que ces petites touches de ten-



dresse, vous les avez aussi semées tout au long de votre vie. Elles se sont fixées dans des cœurs, même à votre insu.

Si le temps, aujourd'hui, vous paraît long (long, long, long, comme dit la chanson), allez les rechercher, vous verrez qu'elles referont surface sans se faire prier.

La tendresse donnée et la tendresse reçue ne s'effacent pas.

Je vous embrasse très tendrement. >>>

GENEVÈVE PASQUIER
CODIRECTRICE DU THÉÂTRE DES OSSSES, GIVISIEZ

> Rubrique lancée par *La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Tant de choses que peut-être on ne se disait plus

Chères et chers vous, au moment d'écrire cette lettre, évidemment, c'est à vous que je pense d'abord, qui vous êtes retrouvés confinés. Privés d'une grande partie de ce qui doit faire la joie d'un retraité. Les sorties d'abord, les voyages, les amis et la famille. Et ces balades que peut-être vous n'osez même plus faire – de peur du regard désapprobateur des gens.

Mais je pense aussi à ma grand-mère qui, à 90 ans, ne laissait pas passer une journée sans son verre de rouge et sa sortie au grand air, pour qui les visites de ses petits-enfants étaient une telle fête. Je pense à la grand-mère de mes enfants – une femme active, grande voyageuse, toujours occupée – cantonnée désormais à son appartement.

Je pense à tous ces petits bonheurs perdus, à ce que cette histoire de virus

nous a pris – à vous, en particulier. Et ça me rend triste.

Et puis je pense à tous ces gens – et ils sont nombreux – qui se mobilisent. A ma fille qui, à 14 ans, n'a pas hésité à proposer ses services aux voisins de l'immeuble et qui, chaque jour, dé-laisse devoirs, séries et réseaux sociaux pour aller livrer les uns et les autres. J'entends et je vois aussi la reconnaissance émue de ces personnes, leur surprise presque face à cet acte de solidarité.

Je pense à tous ces grands-parents qui apprennent à utiliser ordinateurs et autres tablettes différemment – pour le simple plaisir de communiquer avec

leurs proches. A leurs petits-enfants de l'autre côté de l'écran, qui s'inquiètent pour eux et leur prodiguent conseils de prudence et de sécurité – comme si les rôles étaient tout à coup inversés. Je pense à ces échanges programmés où on se dit tant de choses que peut-être on ne se disait plus. Courage. Fais attention à toi. Tu me manques. Je t'aime.

Surtout je pense à nous tous. Je pense à ce que nous sommes en train d'accomplir. Je pense à tous ces gens qui ont dû fermer leur commerce. A tous ces spectacles annulés, ces soirées au bistrot qui n'auront pas lieu, ces matches et autres séances de sport déprogrammés. A tous ces petits



plaisirs qui faisaient notre vie et auxquels nous avons renoncé. Pour nous protéger nous, et nos proches. Pour épargner le système de santé aussi. Mais d'abord pour vous protéger vous, les plus vulnérables face à l'épidémie.

Et je me demande si finalement cette histoire de fous – contrairement à ce qu'on pourrait croire – ne serait pas en train de nous rapprocher de vous. Et tout à coup je suis moins triste. Et à mon tour, j'ai envie de vous le dire. C'est sûr, vous nous manquez. Et on vous aime. Alors courage. Faites attention à vous. >>>

AGNÈS WUTHRICH
JOURNALISTE RTS, PRÉSENTATRICE DU 12:45

> Rubrique lancée par *La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Ce monde que tu redécouvres n'est plus totalement le tien

Ma chère maman, Je t'écris cette dernière Lettre à nos aînés quand bien même, après deux mois de confinement strict, nous avons recommencé à nous voir. La première fois avec des fourmillements dans le ventre – l'impatience, bien sûr, mais aussi la vague impression de transgresser la règle du bon docteur Koch.

Depuis, nous avons pu célébrer la Fête des mères en petit comité, babiller dans ton salon devant un café et partager un repas avec les miens. Alors, la vie d'avant? Pas tout à fait. Car, depuis le Covid-19, ce monde n'est plus totalement le tien. Sagement, pendant des semaines, tu t'en es tenue à l'écart. Il faut dire qu'en

plus d'Alain Berset, nous, tes enfants, t'avions fait nos recommandations – ou carrément la morale? De plus, ma sœur Laurence s'est aimablement occupée de faire tes courses.

Toi, reconnaissante, obéissante aussi, tu t'es adaptée sans mot dire à ce régime draconien, avec la discrétion qui te caractérise. Surtout, ne pas déranger. Faire ce qu'on nous dit. Jusqu'à ce coup de fil où tu as laissé parler le cœur. Et où tu m'as expliqué que tu trouvais la solitude pénible à la longue, empêchée que tu étais de dispen-

ser ta tendresse, en particulier à tes petits-enfants...

Aujourd'hui, tu ressors un peu, au magasin, dans le quartier pour une petite promenade quand tu en as la motivation. Mais, sans toi, ce monde a pris de nouvelles habitudes que tu redoutes de ne pas comprendre ou de ne pas savoir appliquer – «faire faux», une autre hantise de ta génération.

Dans cet environnement que tu redécouvres, je te sens légèrement handicapée. Des entraves invisibles te lient les mains, ailes rognées,

voiles ramenées alors que se lèvent les alizés de libertés retrouvées. Hélas, nous n'osons pas encore joindre les gestes à la parole, aussi aimante soit-elle, ni à nos yeux qui pétillent. Que veux-tu, le virus est passé par là. Il nous a imposé une «distanciation sociale» qui me pèse à moi aussi. Car je reste dans l'âme ton garçon au cœur de pirate. Et je sais quels trésors de tendresse se cachent entre tes mains. Il me tarde d'y revenir. A bon port. >>

SERGE GUMY

REDACTEUR EN CHEF, FRIBOURG

>> Ce texte met fin à la Lettre à nos aînés, rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura*, *le Nouvelliste* et l'émission de la RTS *Porte-Plume*. Lire aussi en page 14.



Derrière nos écrans, tout est réel

Va-t-on manquer de tendresse? C'est la première question que je me suis posée quand j'ai commencé à comprendre ce qu'il se passe. Mais je n'ai pas tout de suite compris. C'est venu à la suisse, en toute discrétion, sans déranger. D'abord un mail de mon employeur qui conseille d'arrêter de se faire la bise. Un mètre de distance sociale. Puis un mètre cinquante. Ensuite deux mètres. Et enfin, rester chez soi. L'équation semblait implacable: plus le virus gagnait du terrain, plus les centimètres se creusaient entre nous.

Alors oui, j'ai eu peur de manquer de tendresse. Ne plus voir mes parents, ne plus les serrer dans mes bras (les serrais-je suffisamment, avant?), ne plus faire la bise à mes collègues, ne plus pincer les joues de mes sublimes neveux, ne plus danser avec mon meilleur ami, ne plus partager la même bouteille de bière, ne plus attraper son bras

quand je m'enflamme, ne plus taper sa cuisse quand je ris trop fort.

Mais on comble les absences et les vides comme on peut. On remplit de nouveaux agendas, à coups de Skype, WhatsApp, FaceTime. Je télétravaille, je me télé-douches et je télépérote. Je n'ai jamais été si loin des autres mais je ne les ai jamais autant aimés. Nous rions de nos nouvelles solitudes, de nos nouvelles habitudes, et je commence à m'y faire, à ces rendez-vous virtuels, car derrière nos écrans, tout est réel. Tellement réel.

Et peu à peu, la tendresse se déplace, jaillissant du printemps. La nature se fout du coronavirus et ne maintient aucune distance à coups de solutions hydroalcooliques. Tout s'entremêle; les branches, les fleurs, les herbes, les

odeurs, tout se touche, tout se frôle, c'est presque obscène quand on y pense. Et lorsque je lève la tête vers le ciel de ma ville, sans la moindre trace d'avions, bon sang, le bleu de mon ciel, je vous jure, c'est pas le même bleu! Et quand tout s'éteint, la nuit, le silence, les étoiles.

Il y a donc d'autres tendresses, c'est ce que je commence à comprendre. Je comprends lentement, je vous l'avais dit. Je vous embrasse et vivement la fin qu'on se serre fort. >>

CHRISTINE GONZALEZ

ANIMATRICE-CHRONIQUEUSE À RTS ET FRANCE INTER, LAUSANNE



>> Rubrique lancée de concert par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Comme toi, j'ai été confinée quand j'étais enfant

Chère Bérengère, mon arrière-petite-fille,

Tu es confinée, ma chérie, ton école est fermée, à cause d'un méchant virus. On ne le voit pas, on ne l'entend pas, et pourtant, il tue. Nous nous téléphonons tous les jours, et tu me poses des tas de questions. Ça t'intéresse vraiment de savoir comme c'était, l'école, quand j'étais petite? Est-ce que moi aussi j'ai été confinée comme toi maintenant?

Oui, j'ai aussi connu le confinement quand j'avais de 11 à 15 ans. Je vivais dans un pays en guerre, la France. Mes virus à moi, c'étaient des soldats, des bombes. On les voyait, on les entendait et on était souvent confiné dans la maison, caché dans la cave. Pour passer le temps, on n'avait pas de téléphone, pas de télé,

pas de jeux vidéo et, surtout, on avait faim.

À l'école, quand les sirènes sonnaient l'alarme, on se précipitait dans les abris. On s'asseyait par terre – pas de chaises –, on chantait, et la maîtresse continuait sa leçon d'histoire, de géographie ou de mathématiques. Il y avait dans ces caves des sortes de vélos d'appartement. Six filles devaient pédaler pour aérer et éclairer l'abri. Je te l'ai raconté au téléphone, et tu as ouvert des grands yeux: «Et les garçons, ils faisaient quoi?» – Les garçons, il n'y en avait pas. Il y avait des écoles pour les garçons et des écoles pour les filles. Je n'ai

rencontré les garçons que plus tard, à l'université.

À la fin de l'alarme, nous retournions en classe, heureuses. Il faisait froid. Pas de chauffage. Nous gardions nos manteaux, nos bonnets en laine et nos gants. Pas pratique pour écrire. Et quand nous avions vraiment très froid, nous nous regroupions debout autour de la maîtresse, serrées les unes contre les autres... «Comme les manchots sur la glace?» Oui, comme en Antarctique!

Ma chérie, toi, tu vis dans ta maison. Tu peux sortir, mais... tes copines et tes

copains de classe te manquent. Tu pourras bientôt les revoir. Le confinement ne sera alors plus qu'un mauvais – ou bon – souvenir, pour toi qui as pu jouer avec ton petit frère dans ton jardin. Et moi, je pourrai bientôt te voir «pour de vrai», te serrer dans mes bras avec un gros bisou. Mais ça, c'est pour plus tard.

Reste encore confinée quelques jours, et réjouis-toi du jour où le virus sera mort! Et continue à me poser des questions, je te répondrai. Ta Mamierose. >>

MARIE-ROSE GEHRING

LECTRICE, VILLARS-SUR-GLÂNE



>> Rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Ma fille se languit de sa copine toute cabossée

Chers résidents des homes de Suisse et d'ailleurs, en vous adressant cette lettre, je ranime des perles de mon quotidien sans coronavirus.

De cela, je dois par avance vous remercier. Deux fois par semaine, mes enfants passent la journée dans une crèche installée au dernier étage d'un home. Régulièrement, les résidents et les enfants ont des activités ensemble. Celle que préfère mon aînée, petite fille de 6 ans, est le *Handbad*, qu'elle prononce à la bernoise, avec un circonflexe sur le dernier a.

Pour le *Handbäd*, donc: mélanger de l'huile d'olive et du sucre dans un bol, puis se frotter les mains avec cette mixture. Rincer ensuite le gommage à l'eau tiède, puis s'hydrater les mains avec une crème. Ma fille aime particulièrement celle à la lavande. Quand on va la cher-

cher, elle bondit vers nous, les mains en avant, pour nous faire sentir ses petites pattes, mélange de fleurs et de transpiration. Puis elle explique: «C'est tout doux», au cas où on n'aurait pas encore compris.

Le *Handbäd* a ses habitués, principalement des dames avec lesquelles ma fille a noué une relation particulière, faite de rituels réconfortants et d'échanges déroutants. Ainsi, M^{me} Schnyder lui a récemment raconté qu'à son époque, il n'y avait pas de téléphone. Ma fille en est restée toute songeuse. L'époque sans téléphone lui semblait devoir remonter au moins au temps des dinosaures. Après

avoir compris ce qu'elle pouvait, elle m'a expliqué d'un ton docte: «Tu sais, c'était très bien aussi, la vie sans téléphone...»

M^{me} Schnyder lui avait raconté des anecdotes du temps d'avant qui lui avaient plu.

Quand on traverse le home pour rentrer à la maison, elle salue de sa voix claire: «Hallo, Frau Neuhaus! Hallo, Frau Ritter!» A force d'aller leur chanter des chants de Noël, de faire des bricolages et des *Handbäd* avec les résidents, elle les connaît presque tous. Bien sûr, elle a ses préférences. Par exemple, M^{me} Neuhaus, qui a régulièrement des croûtes et des pansements. Ma fille la soupçonne de tomber beaucoup. Ça

la préoccupe. Les papotages réguliers les ont rendues proches, peut-être rien-elles ensemble en faisant leur *Handbäd*. Il vient souvent, dans son petit cœur tendre de 6 ans, une pensée pour sa vieille copine toute cabossée.

Chers résidents, il y a chez moi une petite fille bien pressée de vous revoir. J'ai essayé le *Handbäd* avec elle, mais ce n'est pas pareil. Il lui manque ses vieilles copines et leurs rituels, et surtout les abîmes de réflexion dans lesquels vous seuls savez la plonger... >>

ISABELLE FLÜKIGER
ÉCRIVAINNE, BERNE

>> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. À écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch



L'apprentissage du monde à l'envers

Ma chère maman, «mieux vaut ça qu'une jambe cassée», m'as-tu répété à chaque chute de vélo ou petite déception durant mon enfance. Apparemment, toute une génération de personnes nées comme moi dans les années 1970 a été élevée avec ce dicton. Une façon de relativiser les problèmes et de se souvenir qu'il y a des choses plus pénibles dans la vie.

Sauf que cette fois, le coronavirus est plus grave qu'une jambe cassée. Et que ce n'est pas toi qui t'inquiètes pour moi, mais moi qui m'inquiète pour toi et pour papa. Ce Covid-19, c'est l'apprentissage du monde à l'envers. Les enfants font la leçon à leurs parents. J'ai dû vous enguirlander quand vous m'avez avoué être allés acheter des œufs chez Denner. Un carton d'œufs! Rien de bien dramatique, à première vue. Difficile de faire le lien

entre une petite sortie au magasin et un hôpital débordé de gens qui ont besoin d'une assistance respiratoire.

Et pourtant, ce lien existe. Tu entres dans ta quatre-vingtième année, tu fais dorénavant partie des «personnes à risque». Ce n'est pas très agréable pour une femme hyperactive, un brin rebelle, qui a travaillé toute sa vie, d'être considérée comme une personne vulnérable. Tu refuses ce qualificatif et la suppression de l'indépendance qu'il signifie.

Car tu le sais bien, toi, qu'il y a sur notre planète des millions de gens qui sont bien plus à plaindre. Que des milliers de réfugiés s'entassent dans des

camps surpeuplés sur l'île grecque de Lesbos, qu'ils n'ont même pas de savon, et que leur situation est absolument dramatique. Oui, ces personnes-là mé-

ritent le qualificatif de «vulnérables» et auraient un besoin urgent d'être évacuées et mises en sécurité. Oui, ces femmes, ces hommes, ces enfants qui ont dû fuir la guerre et doivent maintenant affronter la pandémie, démunis et désespérés, ceux-là ont besoin de notre soutien.

Pas toi. Tu t'insurges de voir l'inaction de nos gouvernements, tu me demandes: «Que pouvons-nous faire pour les aider?»

Et pourtant, aujourd'hui, c'est à toi, c'est à vous, les personnes âgées ou ma-

lades, que notre communauté pense. C'est de vous dont nous voulons prendre soin en suspendant momentanément notre vie. Alors tu as accepté mes remontrances, et dorénavant, vous restez à la maison. Je passe vous livrer les courses et vous voir de loin, dans le jardin. Je n'ai pas pu embrasser papa pour son anniversaire. J'aimerais tellement vous prendre dans mes bras, mais je dois vous protéger, parce que je vous aime. Et parce que cette fois, les conséquences seraient plus graves qu'une jambe cassée. >>

MANON SCHICK
DIRECTRICE D'AMNESTY
INTERNATIONAL SUISSE, LAUSANNE

>> Rubrique lancée de concert par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. À écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch



Lettre affectueuse à mon ancienne maîtresse d'école

Ma très chère Jacqueline, en ces temps difficiles, l'envie de revenir à l'essentiel m'est apparue forte et intense. C'est pourquoi je prends le temps de vous écrire ces quelques mots. Imaginez le bonheur que je ressens au moment où ma plume frôle la douceur du papier fraîchement acquis. Quel plaisir de retrouver cette amie qui m'a tant accompagné sur les chemins de ma vie. A nouveau, ma main parcourt cette vaste étendue blanche, libre d'imaginer, de créer.

Notre dernier échange m'a beaucoup touché. Votre amour de la vie me réconforte alors que le monde semble s'être éteint le temps de cette pandémie qui plonge l'humanité dans la peur. Je me rappelle le temps où vous étiez assise à

votre bureau, ou droite devant le tableau noir, recouvert de grosses lettres écrites à la craie. Je me souviens de vos lunettes rondes qui entouraieient vos yeux attentifs, votre chevelure ondulée et dorée. Moi, élève souvent perturbateur, derrière mon pupitre gorgé de livres scolaires, que ma mère avait pris grand soin d'envelopper dans de belles fourres cartonnées. Je me souviens surtout de cette passion avec laquelle vous m'expliquiez votre travail.

Nos routes se sont à nouveau croisées un jour d'automne. Lorsque nous nous sommes parlés au téléphone, la

première fois depuis 15 ans, quelle ne fut pas ma surprise de constater que vous aviez instantanément reconnu ma voix.

Autour d'un café et d'une petite douceur sucrée, nous nous étions ensuite revus, deux adultes parlant avec émotion de leur chemin de vie respectif et de leurs souvenirs communs.

Aujourd'hui, confinement oblige, nous sommes contraints de nous retrouver par le biais de la correspondance. Mais pourquoi l'écriture serait-elle une contrainte? Au contraire, elle possède en elle le pouvoir d'exprimer davantage d'émotions. Au travers de nos

échanges, je suis ravi de constater que vous ne manquez pas de ressources pour vous occuper et que vos journées se passent au mieux. Qu'importe la morosité ambiante, nous poursuivons notre rituel avec ces mots qui nous servent à partager nos joies et nos peines en ces temps incertains.

Chère Jacqueline, je vous embrasse tendrement. Surtout ne perdez jamais cette profonde sagesse qui m'inspire à chaque instant. Douces et affectueuses pensées! >>

FABIAN GROGNIUZ
LECTEUR, ECHALLENS

>> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. À écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch



Biographie de Geneviève Pasquier



Après une double formation à L'École des Beaux-Arts et au Conservatoire de Lausanne (diplôme en 1990), Geneviève Pasquier, née en 1965 à Fribourg, travaille en Suisse romande comme comédienne et metteuse en scène. Elle a joué dans de nombreux spectacles, notamment **Le Tartuffe** et **Le Roi cerf**, mis en scène par Benno Besson. Elle travaille aussi pour le cinéma et la télévision. En 1991 à Lausanne, elle fonde avec Nicolas Rossier la Cie Pasquier-Rossier, qui crée une vingtaine de spectacles dont **Ubu Roi** d'Alfred Jarry (1997), **Le corbeau à quatre pattes** de Daniil Harms (2000),

LékombinaQueneau (2010), **Le Château** de Franz Kafka (2010) et **Le Ravissement d'Adèle** de Rémi De Vos (2013).

En 2014, le tandem prend la direction du Théâtre des Osses – Centre dramatique fribourgeois à Givisiez. Il y signe **L'illusion comique** de Corneille, **Röstigraben ou Le stage** d'Antoine Jaccoud et Guy Krneta, ainsi que **Les Acteurs de bonne foi** de Marivaux (2015). Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier jouent au Théâtre des Osses, puis en tournée, dans **Le Garçon du dernier rang** de Juan Mayorga, mis en scène par Paul Desveaux, en 2016. Pour les 100 ans du mouvement DADA, Geneviève Pasquier signe l'adaptation et la mise en scène de **Dada ou le dégrassage des idées reçues**.

Le duo adapte et met en scène en 2018 **Le Loup des sables**, pièce jeune public tirée de l'œuvre de la Suédoise Åsa Lind. Puis Geneviève Pasquier adapte **Le Journal d'Anne Frank**, qu'elle met en scène avec Nicolas Rossier (2019). Aux Osses et en tournée, cette création a été jouée plus de 100 fois pour le public et les écoles – dont trois semaines à Vidy-Lausanne. La saison 2019-2020 du Théâtre des Osses voit la naissance d'un diptyque écologique : **Gouverneurs de la rosée** de Jacques Roumain (mise en scène Geneviève Pasquier) et **Une Rose et un balai** de Michel Simonet (co-mise en scène Pasquier et Nicolas Rossier).

Lettres à nos aînés

Théâtre des Osses, Place des Osses 1, 1752 Givisiez

A 19h30 les 21 / 22 / 23 / 28 / 29 et 30 décembre 2020

Réservations: tél. 026 469 70 00 www.theatreosses.ch